

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Michel, Marie FERRAND

Né le 4 Août 1912, à St-JULIEN-LES-VILLAS (Aube)

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

MARCEL PROUST
ASTHMATIQUE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1939

Année 1939
—

THÈSE

N°
—

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Michel, Marie FERRAND

Né le 4 Août 1912, à St-JULIEN-LES-VILLAS (Aube)

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

MARCEL PROUST

ASTHMATIQUE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1939

I. — Professeurs

Anatomie
 Physiologie
 Physique médicale
 Chimie médicale
 Bactériologie
 Parasitologie et histoire naturelle médicale
 Pathologie médicale et générale
 Pathologie médicale
 Pathologie chirurgicale
 Anatomie pathologique
 Histologie
 Pharmacologie et matière médicale
 Thérapeutique
 Hygiène et médecine préventive
 Médecine légale
 Histoire de la médecine et de la chirurgie

Pathologie expérimentale et comparée
 Hydrologie thérapeutique et climatologie

Clinique médicale

Hygiène et clinique de la première enfance
 Clinique des maladies des enfants
 Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale
 Clinique des maladies cutanées et syphilitiques
 Clinique des maladies du système nerveux
 Clinique des maladies infectieuses

Clinique chirurgicale

Clinique ophtalmologique
 Clinique urologique

Clinique d'accouchements

Clinique gynécologique
 Clinique chirurgicale infantile et orthopédie
 Clinique thérapeutique médicale
 Clinique oto-rhino-laryngologique
 Clinique thérapeutique chirurgicale
 Clinique propédeutique
 Clinique de la Tuberculose
 Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte
 Clinique de neuro-chirurgie
 Clinique cardiologie
 Assistance médico-sociale

Professeurs sans chaire

MM.

ROUVIERE.
 LÉON BINET.
 STROHL.
 POLONOVSKI.
 Robert DEBRE.
 BRUMPT.
 BAUDOUIN.
 ABRAMI.
 MONDOR.
 LEROUX.
 CHAMPY.
 TIFFENEAU.
 HARVIER.
 TANON.
 BALTHAZARD.
 LAIGNEL-
 LAVASTINE
 FLEISSINGER.
 CHIRAY.
 LOEPER.
 CARNOT.
 Marcel LABBE.
 CLERC.
 LEREBoullet
 NOBECOURT.
 H. CLAUDE.
 GOUGEROT.
 GUILLAIN.
 LEMIERRE.
 CUNEO.
 GOSSET.
 GREGOIRE.
 LENORMANT.
 TERRIEN.
 CHEVASSU.
 LEVY-SOLAL.
 COUVELAIRE.
 JEANNIN.
 MOCQUOT.
 OMBREDANNE.
 RATHERY.
 LEMAITRE.
 Pierre DUVAL.
 VILLARET.
 TROISIER
 MATHIEU.
 Clovis VINCENT.
 LAUBRY.
 N...
 HAZARD.
 HOVELACQUE
 MULON.
 OLIVIER.
 SANNIE.
 VERNE.



II. — Agrégés en exercice

MM.

AMELINE Pathologie chirurgicale.
 BARIETY Pathologie médicale.
 PENARD Henri Pathologie médicale.
 BERNARD Et. . Pathologie médicale.
 BESANÇON (J.). Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 COSTE Pathologie médicale.
 CHEVALLIER . Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FUNCK-
 BENTANO Pathologie chirurgicale.
 FEY Urologie.
 GAILLARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.

MM.

DE GAUDART
 D'ALLAINES .. Pathologie chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 DE GENNES ... Pathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL . Obstétrique.
 LAROCHE Guy. Pathologie médicale.
 LAVIER Parasitologie.
 LELONG Pathologie médicale.

LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 LEVY (M^{le} J.) Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MENEGAUX ... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET ... Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET.. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PETIT-
 DUTAILLIS Pathologie chirurgicale.

MM.

PIEDELIEVRE. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD..... Ophtalmologie.
 RICHET Physiologie.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale

III. — Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-
 BERT Physiologie.
 HEITZ-BOYER.. Pathologie chirurgicale.

MM.

LARDENNOIS .. Pathologie chirurgicale
 NEVEU-
 LEMAIRE.. Parasitologie.
 LE LORIER ... Obstétrique.
 SCHWARTZ ... Pathologie chirurgicale
 VAUDESCAL ... Obstétrique.

IV. — Agrégés chargés de cours de clinique annexe à titre permanent

MM.

ALAJOUANINE..
 AUBERTIN
 BRULE
 CHABROL
 DONZELOT ...
 DUVOIR
 LIAN
 PASTEUR-VAL-
 LERY-RADOT..
 SEZARY
 } Clinique médicale.

MM.

BASSET
 BROcq
 CADENAT ...
 GATELLIER ...
 MOURE
 QUENU
 VELTER
 } Clinique chirurgicale
 ECALLE
 METZGER
 } Clinique obstétricale

V. — Chargés de cours

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé Education physique.
 LEDOUX-LEBARD Radiologie clinique.
 RUPPE Stomatologie.
 WEILL-HALLE Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PERE

LE DOCTEUR G. FERRAND

A MA MERE

A MA FEMME

A MA FILLE

A MON FRERE

A MA SŒUR

AUX MIENS ET A MES AMIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur de l'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Médecin des Hôpitaux

En témoignage de ma respectueuse gratitude pour l'honneur qu'il m'a fait en acceptant la présidence de cette thèse et pour l'intérêt qu'il a bien voulu apporter à ce sujet.

A MON MAÎTRE LE DOCTEUR EDOUARD PICHON

Médecin des Hôpitaux

*Avec toute ma reconnaissance pour sa
bienveillante sollicitude à l'hôpital et son
enseignement des à-côté psycho-patholo-
giques dans l'Art de la Médecine.*

A MES MAÎTRES :

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ BARIETY

MONSIEUR LE DOCTEUR SOULIE

Médecin des Hôpitaux

A MES CONFÉRENCIERS :

MONSIEUR LE DOCTEUR LENEGRE

Médecin des Hôpitaux

MONSIEUR LE DOCTEUR PLESSIER

MONSIEUR LE DOCTEUR MEZARD

MONSIEUR LE DOCTEUR GANDY

MONSIEUR LE DOCTEUR BLANQUINE

MONSIEUR LE DOCTEUR REBOUL

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX :

Stage.

MONSIEUR LE PROFESSEUR ACHARD
MONSIEUR LE PROFESSEUR DELBET
MONSIEUR LE DOCTEUR CHIFOLIAU
MONSIEUR LE DOCTEUR HERSCHER
MONSIEUR LE DOCTEUR HALBRON

Externat.

1933-1934 MONSIEUR LE DOCTEUR TOUPET
1934-1935 MONSIEUR LE DOCTEUR PICHON
— — MONSIEUR LE DOCTEUR LOUSTE
(In memoriam)
— — MONSIEUR LE DOCTEUR ESCALIER
— — MONSIEUR LE DOCTEUR BENDA
1935-1936 MONSIEUR LE DOCTEUR PICHON
1936 MONSIEUR LE DOCTEUR MARCHAL

« La médecine étant un compendium des erreurs successives et contradictoires des médecins, en appelant à soi les meilleurs d'entre eux, on a grande chance d'implorer une vérité qui sera reconnue fausse quelques années plus tard, de sorte que croire à la médecine serait la suprême folie, si n'y pas croire n'en était une plus grande, car de cet amoncellement d'erreurs se sont dégagées, à la longue, quelques vérités. »

(M. PROUST)

AVANT-PROPOS

L'œuvre de Marcel PROUST fut attaquée, sévèrement rejetée et violemment controversée, parce qu'on manquait souvent, à la lecture, du premier effort,... mais aussi enlevée d'enthousiasme et sentie comme une méthode d'introspection inédite, qui s'imposait, neuve et lumineuse au fond, comme une « donnée immédiate de la conscience ». L'auteur fut accusé de snobisme et jugé « mondain », au mauvais sens, ou amateur, ou par trop original, mais celui-ci ressort dès maintenant d'un cadre légendaire où on l'envisage avec bienveillance et intérêt..., mais non sans une certaine pitié... car ce fut un grand malade.

Laissant de côté l'étude de ses réactions psychiques, terrain de merveilleuses investigations, l'on envisagera Marcel PROUST malade et asthmatique.

Marcel PROUST est né le 10 juillet 1871.

Il eut bruyamment sa première crise à neuf ans.

Il était péniblement atteint vers la trentaine.

Sa longue maladie qui eut peut-être pour conséquence l'éclosion de son œuvre, le mena jusqu'à cinquante et un ans. Il mourut le 18 novembre 1922.

Quand on fait appel brusquement, pour un malade connu, aux soins d'un médecin, celui-ci, entre autres soucis et pensées, envisage inconsciemment la personnalité de son malade, sa complexion, son corps lui-même ; sa chambre de souffrant, le cadre qui l'entoure, le personnifie ; et ses réactions conventionnelles, sa façon de souffrir, de supporter maux et remèdes.

Ainsi allons-nous procéder dans l'étude de cet asthme.

L'essentiel des documents qui nous ont servi vient de PROUST lui-même et de ses amis (une analyse plus détaillée étant interdite par la relative actualité du sujet).

C'est en quelque sorte au cours de modestes raccords de citations que nous allons suivre l'histoire de Marcel PROUST asthmatique, abordant la succession des chapitres qui traitent rapidement :

de Marcel PROUST et de sa complexion,

de Marcel PROUST et de son cadre de vie,

de Marcel PROUST et de ses crises,

avec l'évolution de son asthme jusqu'à sa fin tragique, en insistant surtout sur le terrain « la cœnesthésie proustienne », et la pauvre thérapeutique où l'on se débattit.

COMPLEXION DE MARCEL PROUST

Par une série de clichés artificiellement instantanés pris au cours de sa vie, l'on va pouvoir poser l'essentiel de la complexion de Marcel Proust.

Enfant, parmi la petite bande des jeudis, aux Champs-Élysées, il préférait aux jeux, où il était maladroit, la conversation où il faisait valoir aux yeux de tous son esprit et sa sensibilité.

C'était un garçonnet délicat, presque malingre; un costume court accentuait la finesse de ses membres; ses mains frêles maniaient une canne; il disait des vers à quelque petite fille émerveillée et ses yeux, qui faisaient toute la vie de cette figure pâle, brillaient admirablement.

A vingt ans, c'est au Bois, où, élégant parmi tant d'autres, il promenait vers midi sa fine silhouette de « dandy un peu sauvage ».

« Que de séduction dans sa jeunesse! De larges yeux noirs, aux paupières un peu lourdes, un peu tombantes sur les côtés, un regard d'une extrême douceur qui s'attache longuement à l'objet qu'il fixe; une voix plus douce encore, un peu essoufflée, un peu

traînante, qui frôle l'affectation en l'évitant toujours. De longs cheveux noirs épais, couvrant parfois le front, qui n'auront jamais un fil blanc. Mais c'est aux yeux qu'on revient, immenses yeux cernés de mauve, las, nostalgiques, extrêmement mobiles, qui semblent se déplacer et suivre la pensée secrète de celui qui parle. Un sourire continu, amusé, accueillant, hésite, puis se fixe immobile sur ses lèvres. D'un teint mat, mais alors frais et rosé, il fait penser, malgré sa fine moustache noire, à un grand enfant indolent et trop perspicace ». Sa mise est alors plus ou moins recherchée : une cravate largement nouée, de soie vert d'eau, « un pantalon tirebouchonné, une redingote flottante, des gants gris perle, un chapeau haut de forme, incroyablement hérissé » ; à sa boutonnière, enfin, se fane un camélia blanc ou quelque orchidée.

Mais, un peu plus tard, quand le prit l'idée d'écrire, les poches de son pardessus au col relevé, de sa pelisse éternelle sont plus que jamais gonflées de livres et de revues. Son visage au pur ovale a les traits tirés; il est plus isolé; il ne « *proustifie* » plus avec ses amis; on le voit parfois, à quelques années d'intervalle, apparaître à une première comme un spectre barbu. Il ne pense plus à discuter comme avec Fernand Gregh pour savoir si sa « longue figure mince, aux joues pourtant pleines, au nez droit légèrement bossué, aux yeux hérités de son admi-

nable mère... » avait cette beauté un peu orientale d'un prince napolitain.

Si les hommes de lettres le prenaient pour un « mondain », ses amis ne le voyaient plus qu'en malade; la retraite doit commencer pour lui, loin des raouts, dans les ténèbres de sa nuit. Sa figure, de plus en plus cireuse et gonflée, reflète de longues nuits d'insomnie . La fièvre allume encore plus ses yeux alanguis et brillants. Un foulard autour du cou, il dort tout habillé et se confie à « Céleste », avec ce que les malades ont de la faiblesse des enfants. Le nez est pincé, la moustache inégale, sa maigreur extrême, et la barbe pousse au fond de ses joues exsangues. Son corps est devenu maintenant la proie des fumigations, des ventouses, des piqûres... Et tout cela s'est révélé insuffisant, puisqu'un beau jour de ses cinquante et un ans, après qu'il eut annoncé sa mort quotidiennement en ne pouvant y faire croire, celle-ci est venue, marquant à jamais son visage d'Assyrien livide et las de ses terribles veilles.

CADRE DE VIE

Cadre de plus en plus obsédant d'un renoncement progressif depuis quinze ans, sa chambre du boulevard Haussmann, son lit, furent le centre de l'univers, qu'attentif à retenir ce que les autres laissaient passer, Marcel Proust fit surgir de son atmosphère malade...

« L'idée de la mort, dit-il, me tenait compagnie aussi incessante que l'idée du moi ».

Et, dès 1910, « le mondain, le soiriste », forge sa solitude. Grand et lourd mannequin, servi, habillé par son entourage, il est égaré dans la vie devant les humains et devant le temps qu'il crée, qu'il « secrète », qu'il est lui-même.

Parler de son cadre de vie, c'est parler de la nuit, parler de son lit, réveiller brusquement notre malade auprès duquel erre Céleste et que Paul Morand interpelle ainsi :

« Ombre née de la fumée de vos fumigations,
le visage et la voix mangés par l'usage de la nuit,
Céleste, avec sa rigueur douce,
me trempe dans le jus noir de votre chambre,
qui sent le bouchon tiède et la cheminée morte.

.....

Derrière l'écran des cahiers, sous la lampe blonde et poisseuse comme une confiture, votre visage gît sur un traversin de craie ».

La fenêtre est close. Les murs placardés de liège, (l'étoffe qui devait les recouvrir n'y fut jamais appliquée), la lampe du plafond projette ses reflets sur le liège bruni de cette sorte de « catacombes », de sanctuaire. Les meubles sont sans intérêt : le décor compte peu quand soi-même on le meuble. Un piano à queue immense et inutile, une petite table, un guéridon pseudo-chinois comme le paravent noir, une cheminée blanche avec sa pendule de cuivre doré, encombrée de livres comme partout ailleurs, quelques photographies sur des chaises...

Le cabinet de toilette laisse entrevoir un coffre d'argenterie; le salon n'est pas rangé; l'appartement paraît inhabité. Cette chambre de liège est le véritable théâtre de ses œuvres, de ses souffrances; il y vécut douze ans. De là, sa gloire s'est accrue, mais aussi son mal, et aussi sa soif d'écrire.

Quand il dut échouer rue Hamelin, dans la douleur de l'incertain, de l'inconfort, du bruit, sans livres, sans meubles chers, avec un lustre posé sur son tapis et une table qui prolongeait son lit, ce fut, pour presque deux ans l'allongement jusqu'à la fin. Son lit, un pauvre lit de fer, n'était que rarement fait. Des potions, des fioles vides s'amoncelaient, les fumigations embrumaient l'atmosphère, des journaux traînaient à terre, « comme de grands confetti », une

série de feuillets étaient parsemés sur le lit, sur la table, elle-même encombrée de piles de livres, sur les housses des chaises. C'était dans ce lit, qu'en dehors de ses crises, il écrivait, dans une attitude aussi inconmode que possible, sous une lampe sans abat-jour, sa feuille de papier en l'air, avec une pauvre encre et une mauvaise plume. Vers les derniers jours, quand il étouffait trop, qu'il ne pouvait parler, il écrivait; il écrivait à Céleste d'approcher une table, de lui servir un peu de thé ou d'atténuer une lumière... ou bien il prenait un de ses feuillets mous de l'humidité de l'air pour allumer ses fumigations.

Céleste l'habillait, le débarrassait de ses vêtements, qu'il conservait par frilosité, inconscience ou lassitude extrême. Elle était faite à ses étranges habitudes: « Il ne pouvait pas se lever, si avant de s'endormir il n'avait pas recommandé à Céleste d'entrer dans sa chambre le lendemain à vingt-trois heures ». (Une heure par exemple, avant la visite d'un ami.)

Il avait détruit en lui l'espèce d'instinct du sommeil, et comme ses crises ou ses excitants lui laissaient la liberté des nuits, il avait eu, alors encore, quelques pauvres renouveaux d'existence mondaine, bien préparés, souvent remis au lendemain, et puis, c'était le lit, son mal venait le reprendre, le clouer là, au milieu de ses fioles, de ses papiers, de son œuvre, de ses regrets, de ses désespoirs.

Voilà un tableau bien amer de sa pénombre, de sa maladie. Mais, par éclats, Proust retrouvait l'énergie, et, avec elle, les brillantes soirées mondaines:

il appartenait, en effet, « à cette race malheureuse de nerveux solitaires qui ne le deviennent jamais ».

Il quittait sa longue chemise, ses tricots, ses plastrons d'ouate, sa robe de chambre cachou, pour aller, comme un papillon de nuit, s'éblouir aux lustres d'une grande soirée princière ou artistique, pour demander les détails d'une généalogie, s'enquérir de la façon dont tel « grand » du dernier salon pouvait porter le monocle. Là, il était écouté; on s'apercevait que, malgré de longues et terribles crises, il était au courant des petits faits du monde; tout cela, il l'avait appris au cours d'un dîner grandiose donné chez lui et organisé plusieurs semaines à l'avance, où il groupait savamment les notoriétés les plus diverses. Ou bien c'était au Ritz qu'il avait sa réception de célibataire isolé : on lui préparait son dîner avec des plats rares et coûteux. On savait là sa générosité invraisemblable, sa peur des courants d'air : il s'y sentait mieux que chez lui. Pour un ami venu l'y voir, quand tout était fermé, il allumait lui-même en grand tous les lustres et c'est là qu'on le vit jusque dans les derniers six mois de sa vie. Son amour du monde rejoignait alors son désir de préciser « le temps retrouvé ». Mais, comme le papillon de nuit, il devait payer au centuple ces éblouissements par des accès soudains, où il revenait, las et pantelant, se terrer dans son obscurité.

Les crises d'asthme, par leur hantise, auront ainsi pesé toute sa vie sur ses moindres décisions. Et c'est ainsi qu'on va voir leur évolution et leur caractère depuis son enfance jusqu'à sa mort.

HISTOIRE DE SES CRISES

Marcel Proust est né à Paris le 10 juillet 1871.

Sa mère, née Mademoiselle Weill, était Israélite; son père, catholique, originaire de Chartres (1).

Son enfance heureuse est très courte.

Il avait seulement neuf ans, en 1880, quand éclata son premier et terrible paroxysme de suffocation, celui qu'on veut chercher à préciser dans tout interrogatoire médical. Cette crise lui laissa un profond souvenir, ainsi qu'à ses parents et à ses amis. Il se promenait avec eux au Bois de Boulogne; l'oppression le prit avec une telle brutalité, une douleur si pénible à voir chez un enfant, que son père crut un moment qu'il ne pourrait résister.

Et, dès lors, la menace des crises va peser sur Marcel. A cet âge, il n'en sent pas la gravité, mais ses parents vont déjà l'isoler en serre chaude, loin des fleurs et des arbres, de l'air vif et de sa campagne normande d'Illiers. D'intolérables rhumes des foin lui ferment, à Auteuil, la maison si agréable de son oncle. Alors que son frère est de santé resplendissante, il reste, lui, d'une sensibilité suraiguë, de com-

(1) Faut-il voir dans ce mélange de races la raison de cet unique et remarquable « produit » ?

plexion délicate, tout en effusion, attention, bonté, scrupule ou désespoir. Ses caprices d'extrême jeunesse, ses crises de nervosité le rapprochent de sa mère, et il passe vis-à-vis d'elle, qui est pour lui la douceur auréolée, par tout l'incertain des amours d'enfance. (*Scènes de l'au revoir.*) Son existence malade sera, dès lors, ouatée, lénifiée, par ses garde-malades.

Vers onze ans, il entre au lycée Condorcet, où ses crises d'asthme le font manquer souvent, lui font perdre des prix. Les vacances enchantées près des haies d'aubépine sont bien finies. On jette un voile sur cette nature; il n'a plus droit qu'à la mer et au sable de Cabourg. L'histoire, l'histoire naturelle, la philosophie surtout, vont l'absorber jusqu'au baccalauréat, en 1889. Puis, aussitôt, il part accomplir son volontariat à Orléans. Là encore, des crises d'asthme se font sentir un peu, mais les marches longues, les corvées, lui sont soigneusement évitées par le major et grâce à l'appui d'un colonel qui le protège. Il passera ensuite quelque temps à la Faculté de Droit, aux Sciences Politiques, surtout à la Sorbonne. Il est nommé, encore provisoirement, bibliothécaire adjoint à la Mazarine, en 1895.

Mais aucune existence régulière n'est possible. Ses crises vont l'isoler du monde vain, dans l'appartement de son enfance, boulevard Malesherbes. Il s'y lève bien après le départ de son père, il y déjeune bien après ses parents, il y veille quand tout dort. En effet, au temps de sa vie mondaine, qu'il aimait éperdu-

ment et qu'il sentait lui échapper, sa journée commençait avec un retard qu'il ne pouvait rattraper ; l'incertitude où il était de l'accès à venir lui faisait payer déjà sa brillante envolée. Ses crises lui inculquent petit à petit la notion du fini, l'angoisse lointaine de devoir perdre « ses jours », d'ignorer à tout jamais « les plaisirs ».

Vie de Paris, vie de nuit, vie d'écrivain chambré, voilà l'étrange atmosphère fixée, stabilisée par son asthme. En 1903, son père meurt ; en 1905, sa mère meurt, douleur immense... mais va revivre avec toute sa bonté dans ses livres, obsédant encore longtemps sa vie de célibataire maladif. Il quitte l'appartement désert où il est né, et va s'enfermer dans sa chambre de liège, boulevard Haussmann, avec sa maladie, ses crises renouvelées, toutes ses douleurs.

■
* *

Est-il besoin de décrire un accès d'asthme et de montrer un Marcel Proust pâle, en sueur ou cyanotique, assis dans un fauteuil ou sur son lit, respirant lentement, bruyamment, douloureusement..., puis toussant et crachant..., ceci pendant quatre heures, huit heures, quinze heures et plus?...

On ne fera pas l'injure à tous ceux qui l'ont soigné d'avoir fait un diagnostic erroné, alors que tout, dans l'évolution, les paroxysmes, les causes provocatrices, l'état d'intercrise ressemble exactement à de l'asthme. L'intérêt d'ailleurs n'est pas descriptif, mais bien plus pathogénique.

Essayons cependant de donner quelques particula-

rités sur l'horaire, la durée, les symptômes, l'intensité, l'évolution de l'asthme « proustien », et, pour cela, il va suffire d'emprunter à de très nombreuses lettres de Marcel Proust à Robert de Montesquiou.

L'horaire des crises est variable, mais c'est fréquemment que celles-ci apparaissent l'après-midi, alors que, chez lui, fait curieux, la nuit est souvent sa période d'émancipation, tout au moins au début ; ainsi en témoignent ces fragments de lettres :

« .. Vous refusez-vous à comprendre ces crises quotidiennes qui ne finissent qu'au soir... »

« Hélas ! si la sortie à deux heures m'est impossible, ce n'est pas à cause du sommeil... mais à cause de l'asthme, qui m'empêche de quitter ma chambre à cette heure-là, de me mouvoir, de parler... »

« .. Mes crises de fièvre des foins... sont généralement vers quatre heures et je me rendors après... »

« ... Ayant voulu sortir l'autre jour, l'après-midi... j'ai encore pris une espèce de bronchite, qui a réveillé et infiniment augmenté mon asthme... »

« ... Une fois par quinzaine, à peu près, je peux me lever, m'habiller, sortir, une heure ou deux, vers dix heures du soir... » « ... Et je me demande avec effroi si mon réveil de neuf heures du soir ne va pas devenir un réveil d'une heure du matin... » « ... En ce mot que je vous écris en me couchant, c'est-à-dire à huit heures du matin, car vous savez que mes nuits sont très mauvaises et que je dors jusqu'à trois heures de l'après-midi... »

Le mode d'apparition des crises est brutal. Marcel Proust déclarait toujours être dans l'ignorance du moment précis où ces crises le retiendraient au lit. On a vu à quel point fixer un rendez-vous était une entreprise quasi impossible.

« ... *Perplexité, où, depuis quelque temps que je suis malade, je suis plongé chaque fois qu'il faut me dire « aurai-je ou non la fièvre (des foies) demain ? »*

« *Mes crises ne s'annonçant pas, je peux me trouver le jour même dans l'impossibilité de me lever ».*

La *terminaison* des crises est rapide comme leur apparition, imprévisible comme celle-ci. « *Mon état peut s'améliorer brusquement ».*

« *Je vais tout d'un coup mieux ».*

« ... *Toujours j'espère ressortir le lendemain ».*

Toujours la terminaison se faisait avec les mêmes signes: la fatigue extrême, la lassitude douloureuse menaient au sommeil réparateur, qui faisait oublier l'asphyxie et l'insomnie.

Symptômes. Intensité. Durée des crises.

L'on décrit mal dans les traités, parce que objectivement et médicalement, la douleur de l'oppression et l'obsession des crises auxquelles Marcel Proust revient si souvent, et pour cause, dans le courant de ses lettres.

« *L'asthme qui m'empêche de quitter ma chambre... de me mouvoir, de parler ».*

« Cet obstacle a été une crise de trente heures pendant laquelle tout mouvement (et aussi toute immobilité), toute pensée m'ont été refusés, crise d'asthme tellement violente que rien n'y résistait. »

« Ces dernières quarante-huit heures tracer un mot m'eût été matériellement impossible ».

« Ces missives arrivaient à quelqu'un qui venait de râler pendant quatorze heures ».

« J'ai cru vraiment, avant-hier, avoir touché le fond de la douleur physique ».

Comme on peut déjà le voir, ces crises d'asthme dépassent par leur durée et par leur violence, le cadre normal. Bien que ce soit une distinction grossièrement artificielle, les signes de l'appellation « asthme intriqué » dès la période de réclusion, dès 1910, et avant, seront plus évidents. La crise est plus longue, s'accompagne de température, s'intrique de symptômes non redevables à l'asthme pur, se répète par attaques subintrantes, ne laissant plus après elle de repos absolu et durable.

A 23 ans, Marcel Proust parle de crise horrible durant vingt-quatre heures; à 32 ans, de périodes de quinze jours, où il ne se lève qu'une fois; plus tard, de crises de trente-six à quarante-huit heures dans l'oppression, d'une bronchite avec fièvre, d'un rhume entre autres si nombreux, *« d'une fièvre qui va jusqu'au délire »*. (S'agit-il de fièvre des foins, ou d'une appréciation, « au jugé », de sa température ?).

Il en parle pourtant souvent, note un jour 41° de

fièvre, une autre fois un accès grippal; une autre très grande crise dure deux jours terribles.

Et de quelles semaines de crises chaque sortie sera suivie ! Voyez la description, comme d'une faute de collégien, d'une de ses sorties : « *Sortir, même malade, ce ne serait rien, mais rentrer quand mon premier mot était « Madame est là? », et avant qu'on me répondit, j'apercevais maman qui n'osait pas entrer près de moi, de peur de me faire parler, si j'étais trop oppressé, et qui attendait anxieusement pour voir si je rentrais sans trop de crises.* » Chaque sortie d'une fois par mois, chaque fantaisie nocturne, chaque envie de fleurs aura son expiation douloureuse... bien plus douloureuse encore quand, à l'asthme, vont s'associer tous les symptômes pulmonaires, rhinopharyngés ou autres.

Complications et troubles associés.

Souvent, il avait la gorge prise; il craignait que son angine presque chronique se transformât en « fluxion ». Y avait-il là un rapport avec l'état fébrile passager qui le menait jusqu'à 40° de température? Y avait-il là un des symptômes d'une rhinopharyngite descendante, qui lui faisait parler si souvent de bronchite? Bronchites nombreuses, rhino-trachéites fréquentes avec éternuements particulièrement tenaces, pouvaient-elles être considérées comme des équivalences « de l'asthme », ou simplement comme des

causes provocatrices plus haut placées sur l'arbre respiratoire?

« Voici que j'ai pris mal à la gorge, mais si cela descend, j'en ai pour longtemps. »

« Une bronchite avec forte fièvre me force à garder le lit. »

Souvent, il accusait des algies multiples qui se déroulaient indépendamment de l'asthme et semblaient affecter plus son tempérament neuro-arthritique, avec déséquilibre vagosympathique. C'est ainsi qu'il parle dès l'âge de 25 ans, de fièvre rhumatismale, puis, plus savant, de « *pleurodynie* », « *de rhumatismes du dos* » avec fièvre, et ces crises douloureuses se répètent jusqu'à la fin. Quel rapport avec les angines, avec les accidents cardiaques qu'il invoque, parlant par ailleurs d'angine de poitrine, décrivant véritablement une attaque du plexus cardiaque?

« Et j'ai la sensation de n'avoir plus ni esprit ni cœur, qu'un cœur physique, chaque jour plus fatigué, palpitant et douloureux... »

Crises cardiaques, accidents cardiaques, il en réfère avec conviction à sa « *lésion au cœur* ». Il semble plus logique de parler de troubles fonctionnels, de tachycardie douloureuse et, plus vers la fin, d'une déficience progressive d'un cœur usé par l'oppression des crises d'asthme.

Pour en finir avec les innombrables maux et malaises de cet algomane, citons l'albuminurie qu'il invoque à divers reprises et jusqu'à plusieurs crises d'« *urémie* ».

Par ailleurs, il se plaint des yeux plusieurs fois, (douleurs, difficultés d'écrire, troubles de la vision)...

...Des oreilles (d'un début d'otite), des troubles nerveux, qu'il baptise « *aphasie et agraphie* », avec gêne de langage et qui relèvent seulement et transitoirement d'intoxication médicamenteuse.

La maladie s'aggravait de toutes ces misères et s'aggravait elle-même. L'insomnie due aux crises répétées, aux toxiques, s'accompagnait de nausées, de maux de tête au réveil. Le travail devenait son unique hantise. Mais la notion inconsciente de la fin le tenaillait.

L'oppression est alors presque continuelle ; des accès le couvrent de sueurs et c'est constamment que de 1920 à 1921 il parle du « *bord de l'abîme* » avec des souffrances où tout mouvement est impossible, où tout lever est définitivement interdit.

« *Si je ne venais d'être à nouveau mourant...* ».

« *Ayant la faiblesse physique d'un Lord-Maire de Cork, prorogée par un régime odieux* » (diète quasi complète à laquelle il se livrait).

« *J'ai voulu vous écrire, mais j'ai été mort. Et je remonte de profundis et encore tout emmaillotté comme Lazare.* »

Deux faits restent patents : la persistance au cours des trois derniers mois de fièvre (38 à 40°) qui laissent croire à l'existence d'infection bronchique sur ce fond de sclérose pulmonaire et de crises subintrantes ;

L'état d'asthénie extrême auquel il a pu aboutir étant seul maître de sa thérapeutique, inanition ali-

mentaire absolue, intoxication par toniques et sédatifs alternés à très fortes doses...

Cet organisme en désaccord avec les conditions naturelles de vie, avec les bons effets de la thérapeutique, était à la merci d'un accident, en l'occurrence une affection pulmonaire aiguë; on parle le plus souvent de pneumonie, d'abcès du poumon.

Voici rapportés par Marie Scheikevitch, qui les tient de Céleste, les derniers jours de Proust.

« En septembre 1922, M. Proust se sentit plus fatigué que d'habitude. Après une sortie vers la première semaine d'octobre, il prit froid. Il rentra ayant un fort mal de gorge, le lendemain il était enrhumé, une crise d'asthme s'ensuivit et quelques jours se passèrent. La fièvre commençait. » Le médecin appelé, non alarmé, promet la guérison pour huit jours, sous condition de soins et d'alimentation appropriés. Proust n'en fait rien, essaye de se lever et tombe, essaye de travailler mais grelotte de froid, est pris de crises d'éternuement et d'étouffement.

Son médecin, après deux tentatives, tourmenté de son obstination à refuser tout soin, alla prévenir le Professeur Proust. Celui-ci donna des conseils à son frère, mais Marcel s'en irrita, refusa clinique, infirmière et toute thérapeutique. Il souffrait d'insomnie complète et d'oppression progressive. Couvert de tricots, entouré de tous ses papiers, il était obstinément insensible au monde extérieur. Il reçut cependant plusieurs visites, dont celle de Paul Morand. Le 17 novembre, il se crut beaucoup mieux, fut plus docile,

mais vers 3 heures du matin, quoique épuisé et suffoquant, il fit approcher Céleste, retrouva une joie infinie à lui dicter avec une lucidité parfaite des notes supplémentaires sur la mort de Bergotte. Le lendemain, les médecins, cette fois alertés, parlèrent de rupture d'abcès pulmonaire au niveau du foyer. Marcel avait très grande peine à respirer ; il décide de faire chercher une boisson au Ritz sentant cependant qu'il serait trop tard. Mêmes caprices, même lucidité, même affection pour Céleste qui le veille depuis trois semaines, même regard irrité vis-à-vis du médecin appelé d'urgence vers le soir. Mais, dit Céleste, les ventouses n'agissent pas, les piqûres n'agissent plus, les derniers mots de reproche ému vont dans un dernier souffle à son frère qui le soulève sur son oreiller doucement, avec d'infinies précautions.

Ceci s'est passé le 18 novembre 1922, après une vie brève et douloureuse.

TERRAIN DE L'ASTHME " PROUSTIEN "

Sensibilité météorique.

Précieux dans ses paroles, aussi minutieux dans sa pensée, aussi fragile dans tout ce qui affectait ses sens, instable, tourmenté, malheureux, inexistant, ballotté comme une aiguille de boussole désaxée dès que les éléments pouvaient varier, ou seulement allaient changer de sens, voilà comment Marcel Proust a réagi toute sa vie durant. Il avait au plus haut point la peur d'une ville nouvelle, avec ses senteurs nouvelles, d'une fumée un peu âcre « *que trahissait aussitôt son organisation si fine* » ou la hantise d'une chambre humide avec sa tristesse irrespirable. La location d'une villa au bord de la mer exige de lui d'extraordinaires manèges. Il s'enquiert de savoir si le soleil va donner, et à quelle heure, si les feux de cheminées ne vont pas imprégner de fumée les chambres, ramper près des chenêts, et, pour être certain de coucher en une atmosphère pure et tranquille, va jusqu'à retenir les cinq pièces qui entourent la sienne, afin de pouvoir à loisir changer d'orientation. Vaut-il louer un appartement à Paris ?... même souci du calme parfait, de la serre enclose ; aussi le voit-on

s'indigner d'avoir à subir « *la poussière affreuse, les arbres sous la fenêtre, contre elle, les bruits du boulevard* ».

Lui-même sent la nécessité et la valeur thérapeutique de l'isolement absolu, du changement d'air. Ainsi, dans cette lettre à Madame Strauss, écrite de Cabourg et rappel de Venise qu'il connaissait, si souvent imbibée de lourde humidité. « *Voulez-vous que nous louions un bateau sur lequel on ne fera aucun bruit et l'où nous verrons défiler sans quitter notre lit (nos lits) toutes les belles villes de l'univers posées au bord de la mer...* » Est-il besoin de citer les anecdotes maintenant célèbres qui traduisent l'extrême de ses réactions météoriques.

Voici, de Robert Dreyfus : « Marcel Proust adorait la campagne, la mer, et il ne pouvait subir ni les émanations de la nature, ni ses forces violentes : elles lui faisaient mal; au point qu'un jour... il dut se décider à quitter Paris en voiture fermée pour aller se promener en Normandie, parce qu'il ne pouvait plus se passer de voir les pommiers en fleurs et se résignait à ne les contempler qu'à travers les vitres. »

« *L'autre jour, écrit Proust à de Montesquiou, je me suis levé, et, pelisse enfilée sur ma chemise, je suis parti pour le Vésinet, mais l'heure s'avançait. Je me suis arrêté à Rueil pour voir les arbres fruitiers en fleurs... J'ai commencé à étouffer, et j'ai dû revenir.* »

Pommiers en fleurs, haies d'aubépines, bouquets de catleyas, ronces roses et marronniers du boulevard, autant de belles taches dans ses tableaux, autant d'o-

deurs meurtrières et suffocantes pour lui qui les adore, alors qu'elles lui ont déclaré la guerre. Écoutons-le plutôt décrire en amateur sublime sa haie d'aubépines : « Leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme qui si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et ces fleurs aussi parées, tenaient chacune, d'un air distrait, son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures du style flamboyant » et subir si douloureusement le déchaînement des réactions polliniques ».

« Me voyez-vous... dirigeant la cueillette des vendanges, moi qui ne peux approcher d'une fleur sans succomber instantanément sous un flot d'éternuements. »

« J'ai très envie d'aller vous voir avant que la trop grande floraison ne m'en empêche. »

« J'ai vu chez une fleuriste des bouquets de pois de senteur si jolis que je les ai pris avec moi, ils m'ont donné, conspirant avec la fatigue, une crise... »

« Il faudra que je me prive d'aller éternuer et tousser sur vos roses et punir sur les fleurs l'insolence de la nature... »

Mais les autres parfums sont aussi provocateurs pour Marcel Proust. S'adressant à Céleste, la compagne si fidèle et si imprégnée de son maître : « Céleste, prenez le mouchoir de Monsieur et mettez-le dans une autre pièce. » Puis, à son ami : « Cher ami, la dernière fois que vous avez eu la bonté de venir me voir, j'ai été obligé d'exposer pendant trois jours dans

la cour le fauteuil où vous étiez et qui restait tout imprégné de parfum. »

Et, parmi les souvenirs d'enfance de cet « olfactif anormal » (Pierre Mauriac), comme l'odeur tient déjà sa place ! ainsi que le dit Marcel Proust : « *Mon chagrin de monter dans ma chambre, entraînait en moi d'une façon infiniment plus rapide, presque instantanée, à la fois insidieuse et brusque, par l'inhalation, beaucoup plus toxique que la pénétration morale, de l'odeur de vernis particulière à cet escalier ; l'odeur et la saveur restent comme des âmes, sur la ruine de tout le reste, à supporter sans fléchir sur leurs gouttelettes presque impalpables, l'édifice immense du souvenir. »*

Comme les fleurs et leurs parfums et toutes les odeurs, les bruits et la lumière sont soumis à un filtrage minutieux. Il n'y a pas d'autre raison pour expliquer la présence de liège tapissant les murs de sa chambre hermétiquement fermée, dans son appartement à l'allure inhabitée, aux fenêtres toujours closes. Cette fameuse chambre, qui « sent le bouchon tiède et la cheminée morte », était sa serre et son sanctuaire, loin de la vie du dehors et des bruits du boulevard Haussmann.

Cette chambre était souvent froide, parce que Marcel Proust craignait que le chauffage central ne fit voler une poussière nuisible à son asthme ; c'est ainsi que Céleste n'avait pas le droit d'y faire le ménage, ni d'en essuyer les meubles. Cet air, devenu irrespirable par son odeur de renfermé, « poisseuse » comme dit Paul Morand, était encore alourdi de la vapeur

des fumigations perpétuelles. On comprend son désir de s'enfuir à Cabourg, la nostalgie avec laquelle il parle de « l'air pur » à ses amis lointains du bord de la mer.

Cependant même là, il est ennemi du soleil violent. On sait avec quel souci il exigeait une bonne orientation pour son lit, sa chambre d'hôtel, comment sur la plage, il se réfugiait sous une large ombrelle.

Le soleil, il le voulait, « *posant à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de traverser une verrière* ». Et Paul Morand en vient à douter qu'il l'ait jamais connu ce soleil, lui, qui ne pouvait respirer que dans la nuit, sa nuit de répit, d'acuité consciente et d'espoir pour le lendemain.

Comment ne pas évoquer en effet sa vie nocturne et solitaire, toute monacale, en dehors des périodes où la santé retrouvée lui permettait les folles réceptions du Ritz ou d'autres somptuosités. En dehors de ces éclats de lustres, l'atmosphère proustienne, en effet, est par excellence une atmosphère de demi-veille.

S'il craignait le soleil, il eût cependant dès son enfance l'horreur du froid. « Il endossait même par les jours les plus chauds de l'été cette lourde pelisse devenue légendaire pour ceux qui l'ont connu. Sa fièvre des foins l'avait rendu extrêmement frileux ». Au-dessous du col de sa chemise il portait des plastrons d'ouate ; couvert, à en étouffer, malgré sa lourde robe de chambre cachou, il portait aux mains des gants de filoselle, aux pieds des chaussons en tricot. Il était

naturellement au lit avec un foulard autour du cou. Quand on arrivait, il sortait souvent tout habillé hors de ses couvertures avec des gants blancs ou noirs, plusieurs paires de bas, et son plastron blanc de chemise chiffonné. L'humidité des vapeurs imprégnait doucement cette odeur de renfermé (qui, disait Céleste, convenait aux idées de Monsieur), et trempait les feuillets de ses écrits.

« Je grelotte sous cinq couvertures de laine, augmentées de trois édredons, écrit-il à Robert de Montesquiou, cependant que sur moi les tissus, que vous méprisez, du Docteur Rasurel, recouverts de trois autres épaisseurs de Pyrénées me protègent un peu des flammes de feu qui est dans ma cheminée ».

Un instinct mal définissable de véritable divination lui faisait percevoir le monde extérieur, lui permettait de distinguer derrière les rideaux clos la clarté d'un matin « spacieux, glacial et pur », de sentir au travers du sommeil « une tristesse annonciatrice de neige ». *« Dès le matin, la tête tournée encore contre le mur, et avant d'avoir vu au-dessus des grands rideaux de la fenêtre quelle nuance était la raie du jour, je savais déjà le temps qu'il faisait. »*

C'est ainsi que, connaissant et redoutant au plus haut point les activités météoriques dont il était le jouet, et le jouet malheureux, il s'était créé pour lui une atmosphère de calme et de nuit, de chaleur et de renfermé. Ne pouvant conserver d'espoir, il a pu et il a dû adapter sa vie à sa maladie et son désir d'écrire à la nécessité du lit, des fumigations et des soins constants.

Cœnesthésie.

« Un rien suffit à l'ébranler, nous dit Jacques Rivière. et de véritables tourbillons s'ensuivent dans tout son système perceptible. Il est même, avant tout, un être exposé... Mais pourquoi douter que ses sens fussent d'une autre fabrique que les nôtres et d'une susceptibilité anormale ? Pourquoi faire de la grossièreté des nôtres la règle des siens et imaginer d'après nous-même l'intensité des courants qui le traversaient ? Je suis certain que le voltage des sensations chez Proust fut toujours incommensurable avec ce qu'il est chez l'homme moyen ». Il n'y a rien d'étonnant à voir un tel malade, douloureusement sensible aux conditions météoriques, aux susceptibilités affectives et aux perceptions extérieures, posséder aussi intimement les qualités cœnesthésiques. La « cœnesthésie », ensemble de nos sensations internes », « sentiment vague de notre être », met à part les sensations proprement dites. On l'envisage comme le disent MM. Delmas et Boll comme « le retentissement confus de la tonalité du système nerveux sympathique ». La notion d'hypervagotonie prédominante de l'asthme est maintenant une notion classique. On conçoit très bien que chez les sujets déséquilibrés au point de vue neurovégétatif, comme le pouvait être Marcel Proust, les sensations cœnesthésiques prennent une valeur primordiale de défense devant toute agression de l'organisme. Suivons à ce propos la pensée de M. Jean

Duffner. Marcel Proust a parfaitement et médicalement compris cette cœnesthésie normale et pathologique ; il dit :

« La souffrance est une sorte de besoin de l'organisme de prendre conscience d'un état nouveau qui l'inquiète, de rendre la sensibilité adéquate à cet état... » « On peut discerner, dit-il encore, l'origine de la souffrance dans le cas d'inconforts qui n'en sont pas pour tout le monde. Dans une chambre remplie d'une fumée à l'odeur pénétrante, deux hommes grossiers entrent et vaquent à leurs affaires ; un troisième, d'organisation plus fine, trahira un trouble incessant, ses narines ne cessent de renifler l'odeur qu'il devrait, semble-t-il, essayer de ne pas sentir, et qu'il cherche à faire adhérer par une connaissance plus exacte à son odorat accommodé. »

Marcel Proust, que d'aucuns ont vu longtemps comme un malade imaginaire, pouvait, sous une influence suggestive qui le plus souvent venait de lui-même, contribuer à développer considérablement tel ou tel de ses troubles cœnesthésiques. Sa cœnestopathie, voisine de l'hypocondrie dans quelques-unes de ses modalités, il l'interprète, il en expose lui-même la pathogénie. *« Ces maladies du corps, du moins celles qui tiennent d'un peu près au système nerveux, ne sont-elles pas des espèces de goûts particuliers ou d'effrois particuliers contractés par nos organes, nos articulations, qui se trouvent ainsi avoir pris pour certains climats une horreur aussi inexplicable et aussi têtue que le penchant que certains hommes trahissent*

pour les femmes, par exemple, qui portent un lorgnon, ou pour les écuyères ? Ce désir que réveille chaque fois la vue d'une écuyère, qui dira jamais à quel rêve durable et inconscient il est lié, inconscient et aussi mystérieux que l'est par exemple pour quelqu'un qui avait souffert toute sa vie de crises d'asthme, l'influence d'une certaine ville en apparence pareille aux autres, et où pour la première fois, il respire librement ? »

La perception aiguë de son corps conscient traduit et nécessite chez Marcel Proust, comme le dit M. Louis Martin Chauffier, eu égard à sa maladie qui le tenaillait avant tout, « une surprenante santé intellectuelle ».

Voyez encore comment l'introspection, parce qu'elle mettait en valeur sa cœnesthésie, l'amenait à connaître ce corps qui, dit Proust, « *a l'instinct de ce qui nous est salutaire* », qui sait apprécier, seul, isolément « *l'appétit, la respiration, la circulation sanguine* » et autres phénomènes vitaux.

Voyez comme il connaît de ce corps la valeur douloureuse prémonitrice dans les affections graves. « *Il est rare que les grandes maladies n'élisent pas pendant longtemps domicile chez le malade avant de le tuer, et durant cette période, ne se fassent pas vite, comme un voisin ou un locataire « liant », connaître de lui. C'est une terrible connaissance, moins par les souffrances qu'elle cause, que par l'étrange nouveauté des restrictions définitives qu'elle impose à la vie. On se voit mourir, dans ces cas non pas à l'instant*

même de la mort, mais des mois, quelquefois des années auparavant, depuis qu'elle est hideusement venue habiter chez nous. La malade fait connaissance de l'étranger qu'elle entend aller et venir dans son cerveau ; certes elle ne le connaît pas de vue, mais des bruits qu'elle entend régulièrement faire, elle déduit ses habitudes. Est-ce un malfaiteur ? Un matin elle ne l'entend plus. Il est parti. Ah, si c'était pour toujours ! Le soir, il est revenu ». Voyez enfin comme il connaît de ce corps le fini et la fatalité. « ... Mais demander pitié à notre corps, c'est discourir devant une pieuvre pour qui nos paroles ne peuvent avoir plus de sens que le bruit de l'eau et avec laquelle nous serions épouvantés d'avoir à vivre ».

Sensibilité météorique, cœnestopathie, introspection malade, hypocondrie légère, tel fut l'apanage du vagotonisme prédominant de Marcel Proust, duquel on peut également rapprocher, outre son asthme, fait paroxystique primordial, signature de la vagotonie, cette tendance aux douleurs précordiales presque angineuses, aux troubles digestifs assez diffus, cette frilosité extrême à prédominance aux extrémités, cette sensibilité oculaire..., et tout autre phénomène traduisant « la diffusion de cette hyperexcitabilité vagale aux divers départements du sympathique ».

La voie sympathique encombrée, interrompue, des réactions anormales éclatent chez lui, non seulement viscérales ou muqueuses tel l'asthme, mais encore simplement « fonctionnelles » : tels les états d'anxiété et d'angoisse. « Chez Marcel Proust, l'asthme ne fut

que la signature extérieure, la décharge bruyante d'un corps en perpétuelle tension nerveuse et qui captait les moindres sensations et se tuait à sentir, à souffrir et à comprendre ».

Etiologies.

Le terrain de son asthme étant connu, va-t-on retrouver une cause déclanchante déterminée, provoquant la crise ou ses équivalents ? Ainsi qu'on dut poser maintes fois le problème thérapeutique, il fut aussi déconcertant de rechercher les étiologies de son asthme. Proust les résumait lui-même mieux que tous ses médecins et traduisait fort bien toutes leurs hésitations. « *Dans mon cas, ce qui était matériellement observable, pouvait aussi bien être causé par des spasmes nerveux, par un commencement de tuberculose, par de l'asthme, par une dyspnée toxico-alimentaire avec insuffisance rénale, par de la bronchite chronique, par un état complexe dans lequel seraient entrés plusieurs de ces facteurs.*

Tout cela ne reflète pas seulement les mots « servis » au malade chronique pour répondre à ses requêtes multiples. Dans ses longs tête à tête avec son affection pénible, il s'est étudié, il a péniblement recherché en lui la cause déclanchante, l'épine irritative de l'asthme.

Il est exact qu'il eut à présenter un peu d'albumine dans ses urines... ceci baptisé insuffisance rénale.

Il est exact qu'il se plaignit souvent de troubles digestifs, qu'il se soumit lui-même à un régime tour à tour fantaisiste ou par trop rigoureux et qu'on dût rechercher pour lui les responsables parmi la longue liste des aliments anaphylactisants.

Il est exact qu'on envisagea comme étiologie cette sclérose pulmonaire à la fois cause et conséquence de l'asthme; et que de fois Marcel Proust lui-même fait allusion aux bronchites avec fièvre qui augmentent et changent douloureusement le cours de son asthme et de ses intercrises.

Léger état fébrile, et signes pulmonaires en foyer avec l'expectoration abondante de l'asthme « humide »... quoi d'étonnant dans ce cas à ce qu'on aie pensé à « un commencement de tuberculose », en présence, surtout vers la fin, d'un état général de plus en plus déficient ?

De même a-t-on fait appel à la pathologie nasopharyngée pour expliquer les crises d'asthme ou de coryza spasmodique et lui-même souvent signale la présence du spécialiste « *avec sa trousse chargée de tous les rhumes de ses clients, comme l'outre d'Eole* », parle à tout moment des souffrances de « *son angine presque chronique* ».

Mais cependant, c'est dans l'extrême susceptibilité olfactive, à l'agression pollinique par exemple, que l'on trouve le mécanisme de l'anaphylaxie déclanchante. Ainsi en témoigne la longue théorie des fleurs « du mal » citée plus haut avec leur parfum pernicieux, et celle de toutes les odeurs, vernis, humidité

des chambres, oxyde de carbone des cheminées, brouillard, poussière, « gouttelette impalpable » et toutes les influences cosmiques : orage, froid, vent, soleil, agissant sur cet homme survolté, sur ce baromètre enregistreur. Voudrait-on un exemple, une explication de ce mécanisme ?... Marcel Proust quasi médecin est à même de la fournir : « *Une personne éternue et râle parce qu'elle passe près d'un rosier, une autre a une éruption à l'odeur de la peinture fraîche* ». De même cite-t-il la ruse de Françoise ennemie de la fille de cuisine : « *Nous apprîmes que, si cet été là, nous avions mangé tous les jours des asperges, c'était parce que leur odeur donnait à la pauvre fille de cuisine, chargée de les éplucher, des crises d'asthme d'une telle violence qu'elle fut obligée de finir par s'en aller* ».

Malgré de très multiples thérapeutiques « une préparation savante et des fumigations qui s'essayaient à fortifier ses muqueuses susceptibles, chaque essai de braver l'air et les poussières le laissait anhélant et désarmé » dans ses angoisses cacochymales et pous-sives » dit-il lui-même.

Une analyse de ses maux n'aboutissait pour le médecin qui avait à charge de le soigner (et il y en eut beaucoup) qu'à la constatation de cet état complexe qui fait de l'asthme un asthme individuel et de celui-ci un asthme vraiment « proustien ». Ainsi chez cet invalide du système neuro-végétatif, le déroulement de l'asthme a dû emprunter bien des aspects et faire croire à bien des étiologies.

De même, a-t-on dû, partagé entre la nécessité immédiate de calmer sa souffrance et la nécessité intellectuelle d'en rechercher les causes, envisager pour lui bien des *thérapeutiques*.

Thérapeutiques prophylactiques, plus encore qu'étiologiques et thérapeutiques symptomatiques. Les unes et les autres ont dû se révéler, à la longue, bien impuissantes.

Etant donné la discrétion, parfaitement compréhensible d'ailleurs, de ceux qui, vivant encore, ont soigné Proust, c'est surtout dans ses écrits, sa correspondance, ses notions quasi médicales et les références de ses nombreux amis qu'il faut puiser les détails de tous ses traitements.

TRAITEMENT

Traitement prophylactique.

HYGIÈNE DE VIE.

Dès que l'asthme fait, par sa première crise, une tragique apparition sous les yeux de son père, le Professeur Proust, celui-ci va de plus en plus l'isoler, faire sentir à Marcel sa fragilité.

Au collège, on le ménage, il manque souvent. Sa mère est dévouée, son enfance est ouatée, on lui évite les fleurs, les efforts, on favorise ses tendances littéraires et son goût de la solitude. Pendant le service militaire, on le confie à son colonel comme une plante fragile. A peine entré à la Bibliothèque Mazarine, le voilà en congé pour un an. On cherche par le changement d'habitat ou de résidence à l'éloigner de la substance sensibilisante X. Plus que la montagne, on préfère pour lui la mer : il y retourne à plusieurs reprises. Il aime la botanique : on lui évite les fleurs. Il les voit derrière la vitre de sa voiture, mais souvent succombe et le paie toujours. Le séjour en ville lui vaut mieux que la campagne : il devient parisien et sédentaire. Il lui faut un air pur totalement débar-

rassé des poussières atmosphériques, ainsi est née sa vie cloîtrée, son repos moral en air filtré, sa chambre de liège. Il a chargé un ingénieur de rechercher la maison de liège susceptible de convertir sa subérine en bouchon.

Ses conditions de vie sont désormais fixées dès 1910 pour son tête-à-tête avec ses crises, avec sa santé « *qui n'est plus que meditatio mortis* ».

On lui ordonne le lit, l'immobilité, les édredons chauds, les boules, la laine ; et comme il en abuse, on le fait quelques temps sortir dans son petit taxi. Il prend sur lui de faire quelques escapades au Ritz, où Olivier, qui le soigne, connaît toutes les fenêtres et tous les courants d'air. Céleste, chez lui, est son ange gardien ; sa vie ouatée continue. Vie d'hygiène « en principe », et de précautions continuellen.

Aucune allusion n'est faite à un traitement par cure thermale ou par cure d'altitude. Par contre, les régimes alimentaires sont souvent en cause. Nul doute, avec l'appui d'un père « inspecteur de l'hygiène publique » que cette question, comme les autres, n'aie été soigneusement envisagée, et une fois pour toutes ; les mets sont soigneusement triés, les repas du soir particulièrement légers afin d'éloigner la crise nocturne et Marcel Proust songe souvent à la bonne diète lactée de son enfance quand les malaises se succèdent trop et que la fièvre le prend.

Thérapeutique étiologique et symptomatique.

A l'époque, la thérapeutique moderne de l'asthme avait bénéficié d'une connaissance plus approfondie de l'étiologie et des thérapeutiques pathogéniques, sans en avoir toutefois la variété actuelle un peu déconcertante.

Mais il fallait encore croire à ces paroles que, dès 1867, écrivait Parrot, car elles sont maintenant presque vraies : « Disons d'abord que rarement la thérapeutique triomphe de l'asthme, les succès sont naturellement partiels et momentanés ; souvent on parvient à enrayer les accès dont la violence diminue aussi bien que le nombre, mais cette amélioration n'est bien souvent que passagère ».

Lorsque Proust eut à souffrir de sa première crise, on en était encore à la théorie spasmodique de l'affection, qui la considérait comme provoquée par la contracture des bronchioles, ou à la théorie nerveuse qui en faisait une sorte de névralgie sécrétoire.

Des deux « médicaments-pivots » à l'heure actuelle, l'un, l'éphédrine est à peine isolé à l'état pur à la mort de Proust, en 1923. L'autre, dont les effets antiasthmatiques s'affirment en 1910 seulement, l'adrénaline, lui servit maintes fois.

Marcel Proust aime assez, et disons-le, par une douloureuse hantise, parler de ses maux et de leur traitement ; il raconte qu'il lui était arrivé un accident assez douloureux « *par adrénaline à sec* » et

que pendant plusieurs heures, il avait hurlé de douleur.

Par ailleurs, voilà que ce médicament dut lui plaire car il en vante les effets auprès d'un ami hypotendu : «... *avalez les jours de fatigue une ampoule d'adrénaline* » ; mais l'action n'en est pas tenace tout le long de sa maladie. Pour obtenir un répit de quelques heures, il lui faudra plusieurs jours de caféine et d'adrénaline. Pour écrire une simple lettre, c'est à ces deux médicaments qu'il doit faire appel un jour d'extrême fatigue.

Mais c'est encore une piqûre d'adrénaline que Céleste voudrait lui faire un jour qu'elle ne pourra plus résister à la vue de son maître anhélant et douloureux.

Citons parmi les autres médications, plus symptomatiques à vrai dire, employées à son usage, les opiacés d'une part, d'autre part les barbituriques, dont le véronal. Cet hypersensible et ce multisensibilisé ne pouvait qu'assez bien réagir à cette gamme de sédatifs. Entend-t-il des coups de marteaux qui viennent des travaux voisins ? Il ne peut se reposer de sa crise qui vient d'éclater, d'où nécessité quotidienne de véronal et, de ce dernier barbiturique, il va jusqu'à prendre une autre fois trois grammes par jour pendant plusieurs jours. C'est en sorte que sa mémoire à plusieurs reprises s'embarrasse, sa parole se trouble. Ces simples signes d'intoxication l'égarent momentanément au point qu'il parle de trépanation.

Comme antispasmodique, on lui ordonnait, outre

la belladone, le datura, en feuilles desséchées qu'il fumait, ou en poudre pour ses inhalations. Veut-il faire une sortie ? Il aura recours à ses fulmigations préventives. Veut-il convier un ami ? tout est minutieusement calculé pour que les vapeurs de sa chambre soient dissipées à l'heure convenue.

Parfois, au cours de ses terribles crises, il allumait ses poudres avec les feuillets les plus proches destinés à la correspondance, et souvent, vers le soir, dans sa chambre hermétique, la fumée rendait l'atmosphère brûlante et suffocante.

Un de ses médicaments les plus chers était la caféine, le médicament de tant d'intellectuels voués à l'insomnie. Celui-ci, sans valeur directe sur son asthme (quoiqu'il écrive : « ... *en attendant l'horrible crise qui, dès la fin de l'action de la caféine, commencera* ») celui-ci lui servit plus à lutter contre l'asthénie tenace de ses intercrises, contre l'abattement de ses crises et peut-être encore plus contre l'effet dépressif de tous ses autres médicaments.

« *J'ai pris toute la caféine possible pour pouvoir vous écrire une lettre* ».

« *J'ai tellement souffert depuis que je vous ai écrit que j'ai été obligé de prendre énormément de caféine... cela m'a redonné un peu de force.* »

Mais il ne dit pas les effets si toxiques de cette prodigieuse consommation. Il ne dit pas combien de fois il a dépassé la mesure pour être en état d'écrire, d'inviter un ami, de tisser un peu plus la trame de ses rêves nocturnes.

Cependant la thérapeutique n'a pas suffi. Il est passé par tous les espoirs et puis par les pires désillusions. A l'affût de tout nouveau traitement, il a fini par se traiter lui-même. Vivant au milieu de médecins désarmés par ses réactions anormales, il les a surveillés, décrits admirablement, écoutés, et puis méprisés, et enfin ignorés.

A vingt ans, il avait foi en des remèdes qu'il n'avait pas encore essayés; dès qu'il entendait parler d'un nouveau médecin, il écrivait à ses amis pour se renseigner.

« Après ma cure, si je mène, comme on me l'assure une vie normale... »

« On doit essayer sur moi d'un nouveau traitement ».

« Je vais me soigner, peut-être guérir ».

Et bientôt le voilà satisfait d'accalmies durant deux ou trois jours, puis il ne se lève que deux ou trois fois par mois, *mais enfin il se lève.*

C'est avec un peu de regret déjà qu'il dit : *« Depuis quinze ans, je vis dans un « au jour le jour » d'espérance et de procrastination... »*

Même presque à sa fin, il se prend à espérer... *« il me semble qu'après avoir touché les abîmes, ma santé se relève ».*

« Mais sa terrible désillusion se revanche contre une société qui ne peut l'en guérir et ne sait que le lui révéler davantage. Tout ce silence de « vivant torturé, aimant et fier, cache d'insoupçonnable douleur » (Massis).

Il n'espère plus la guérison que comme une chance secrète, un gros lot, un miracle. Les perpléxités sont quotidiennes :

« *Aurai-je ou non la fièvre demain...* »

« *Je me demande avec effroi si mon réveil de neuf heures du soir ne va pas devenir un réveil d'une heure du matin.* »

« *Les sorties inopinées, payées par quelques jours de fièvre sont, en attendant mon départ pour quelque maison de nerveux, mon lot habituel.* »

Et c'est la douleur de ces crises infinies et la crainte de laisser là son œuvre. « *Trois ans, encore trois ans !* » réclamait-il passionnément.

Avec les mêmes intermittences, mais d'où l'espoir diminue, il se retourne contre la médecine. On lui parle d'intoxications, mais elles « *servent à renouveler les étiquettes du pharmacien ; elles sont à la mode* ». ».

Il nargue les grands maîtres appelés à son chevet par son père, et qui voient... « dans ses vertus de grand travailleur (il y avait vingt ans qu'il n'avait rien fait), dans son surmenage, la cause de ses maladies ». « Ils lui conseillèrent de ne pas lire des contes terrifiants (il ne lisait rien), de profiter davantage du soleil indispensable à la vie (il n'avait dû quelques années de mieux relatifs qu'à sa claustration chez lui), de s'alimenter davantage (ce qui le fit maigrir et alimenta surtout ses cauchemars »).

Devant ces atermoiements, son scepticisme a grandi ; s'il honore encore quelques-uns de ses représen-

tants, il connaît trop les détours et les trucs du métier ainsi que son verbiage. Il a appris par sa maladie et par sa situation familiale des éléments certains de pathologie. Il sait le sens d'un signe d'Argyll Robertson, les symptômes d'une urémie, la valeur d'un cliché radiographique et presque le mécanisme de l'anaphylaxie. Après vingt ans de maladie, il connaît « sa médecine »... *« jusqu'ici j'étais malade, maintenant je le suis encore, mais en plus je me soigne »*. Passe encore lorsqu'il déclare : *« il est vrai que je peux diminuer sinon jusqu'à zéro, du moins beaucoup, ce risque de crise en restant couché complètement pendant quelques jours avant, en ne parlant pas, en ne prenant que du lait »*. Voilà une théorie qui pour être personnelle n'en est pas malsaine, mais ultérieurement, sa conception change, et il veut mener seul la lutte.

C'est alors qu'il fit sur lui-même « des expériences pharmacologiques navrantes ».

«... Je prendrai tout ce qui a été inventé de médicaments pour tacher de pouvoir venir...» Ainsi en était-il arrivé à prendre surtout hypnotiques et excitants. On a vu les trois grammes de véronal quotidiens qui le faisaient dormir jusqu'à trois jours de suite. Ses narcotiques « à doses terribles » lui provoquent des vertiges, des troubles de la marche, des troubles du langage au point qu'il doit insister pour qu'on le comprenne. Il lui fallait ensuite absorber de la caféine afin de retrouver l'émancipation cérébrale nécessaire. Son corps est « l'hôtellerie » de

divers poisons aux rêves gradués comme des gammes de fleurs, aux sommeils toxiques, tels ceux « *du datura, du chanvre indien, de la belladone, de l'opium, de la valériane* ». Achievant de le déséquilibrer, la caféine vient ajouter ses angoisses à l'oubli post narcotique.

*
* *

La diète, les accès de fièvre, les crises, ses toxiques, son hygiène lamentable sans air ni sommeil, sans feu souvent, le firent sombrer dans un état de santé rapidement précaire.

On a vu sa triste fin et comme il fut à la merci d'une complication pulmonaire, alors que son esprit planait beaucoup plus haut que son mal.

On n'avait pas pu lutter avec lui, il avait voulu le faire seul et s'était livré sans défense.

Cependant, la mort avait dû arriver, imprévue, quoique si souvent prédite.

« Il est mort, dit Jacques Rivière, par manque d'esprit pratique pour n'avoir pas su changer ses conditions d'existence au moment où elles étaient devenues destructives. Il est mort parce qu'il ne savait pas comment on ouvre une fenêtre, comment on allume un feu ». L'asthme avait tissé un cocon autour de sa pauvre vie au ralenti, à peine secouée de crises, tout recroquevillé.

Terminons en montrant à l'hommage de Marcel Proust comme celui-ci, jusqu'à ses derniers instants, était à même d'atteindre en même temps qu'à une exagération ultime de sa cœnesthésie, à une précision scientifique inégalable.

« Bien souvent, la pensée des agonisants est tournée vers le côté effectif, douloureux, obscur, viscéral, vers cet envers de la mort qui est précisément le côté qu'elle leur présente, qu'elle leur fait rudement sentir et qui ressemble beaucoup plus à un fardeau qui les écrase, à une difficulté de respirer, à un besoin de boire qu'à ce que nous appelons l'idée de la mort. »

CONCLUSIONS

On a vu comment ce célibataire original a dû appliquer sa perspicacité infinie et son observation du monde à ses écrits et dans le cadre de recueillement où la maladie l'a cloué. Les conditions de vie un peu spéciales, créées par l'asthme chez Marcel Proust, ont modifié l'évolution de cet asthme lui-même en un temps où la thérapeutique offrait moins de possibilités d'essais qu'aujourd'hui.

Mais il faut éminemment tenir compte de l'hyper-sensibilité « proustienne », de sa cœnestopathie, de ses réactions neuro-végétatives à prédominance vagales, qui l'ont toujours fait se tenir en serre chaude, à l'abri des causes de choc, des réactions extrêmes.

Si cet asthme qui a commencé très tôt, a fini également très tôt, il faut en trouver la raison dans ce double facteur :

a) Insuffisance de traitements proprement étiologiques.

b) Résistance d'un malade obstiné, déprimé, à la fois intoxiqué et multisensibilisé.

Voilà pourquoi cette affection pulmonaire aiguë se révéla aussi rapidement fatale.

Vu :

LE DOYEN :
TIFFENEAU.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE :
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- BARDAC (Henri). — Marcel Proust devin. (Hommage à Marcel Proust. N. R. F., 1923).
- BERRY (Walter). — Du côté de Guermantes. (Cahier Marcel Proust. N. R. F.).
- BILLY (Robert de). — Une amitié de trente-deux ans.
- BLANCHE (Jacques-Emile). — Quelques instantanés de Marcel Proust. (Hommage à Marcel Proust. 1^{er} janvier 1923).
- BOULANGER (Jacques). — Sur Marcel Proust. (N. R. F., 1. I. 1923). Lettres à Marcel Proust.
- CANTONNET (D^r Paul). — Traitement curatif de l'asthme. (Communiqué à l'Académie de Médecine, le 22 février 1927).
- CRÉMIEUX (Benjamin). — Du côté de Marcel Proust. (Note sur la Mémoire chez M. Proust).
- DREYFUS (Robert). — Souvenir sur Marcel Proust. (Revue de Paris. Article 15 octobre 1936).
- DUFFNER (Jean). — L'œuvre de Marcel Proust. (Etude médico-psychologique). 1931. Amédée Le Grand.
- GREGH (Fernand). — L'époque du Banquet. (N. R. F. 1 I. 1923).
- GALUP (Philippe). — Asthme et déséquilibre vago-sympathique. (P. M. 20 juin 1933).

- GALUP (Philippe). — L'asthme d'origine psychique.
(Thèse de 1937. Edition de l'Expansion scientifique française).
- GOUGET (C.). — L'anaphylaxie et l'asthme. (P. M., 6 juillet 1912, p. 581).
- HAHN (Reynaldo). — Promenade. (Hommage à Marcel Proust. N. R. F. 1 I. 1923).
- LAIGNEL-LAVASTINE (P. M.). — Pathologie du sympathique. Essai d'anatomo - physio - pathologie clinique. (Félix Alcan, 1921).
- LA ROCHEFOUCAULD (Gabriel de). — Marcel Proust. Souvenirs et aperçus.
- LAURIS (Georges de). — Quelques années avant Swann. (N. R. R. 23).
- LIAN (Camille). — L'asthme, syndrome d'hypertension pneumogastrique dont le traitement de choix est la belladone. (P. M. XII 1221, p. 997-99).
- MASSIS (Henri). — Le drame de Marcel Proust.
- MAURIAC (François). — Sur la tombe de Marcel Proust. (Article publié en Hommage à Marcel Proust).
- MAURIAC (Pierre). — (Article de la Revue Hebdomadaire du 3 novembre 1923). Marcel Proust et la Médecine.
- MARTIN-CHAUFFIER (Louis). — Marcel Proust analyste. (Dans les cahiers Marcel Proust).
- MAUROIS (André). — Attitude scientifique de Proust. (Même origine).

- MONTESQUIOU (Robert de). — Correspondance avec Marcel Proust.
- MORAND (Paul). — Poèmes : Lampes à arc. (Notes dans les cahiers Marcel Proust. I).
- MIOMANDRE (F. de). — Marcel Proust. (Les Annales du 26 novembre 1922).
- NOAILLES (Comtesse de). — Correspondance. Souvenirs du cœur (Hommage à Marcel Proust).
- PROUST (Marcel). — Correspondance : 1) Du côté de chez Swann ; 2) A l'ombre de jeunes filles en fleurs ; 3) Du côté de Guermantes ; 4) Sodome et Gomorrhe ; 5) Le temps retrouvé.
- PROUST (Robert). — Marcel Proust intime dans : Hommage à Marcel Proust.
- QUINT (Léon-Pierre). — Marcel Proust, sa vie, son œuvre. (Edition augmentée, suivie de notes et de fragments inédits).
- RIVIÈRE (Jacques). — Marcel Proust et l'esprit positif. (Les cahiers de Marcel Proust).
- ROBERT (Louis). — Comment débuta M. Proust.
- SYDNEY SCHIFF (M. et Mme). — (Correspondance de M. Proust à) et (Hommages à M. Proust).
- SCHEIKEVITCH (Marie). — Anniversaire de la mort de Marcel Proust : Une visite à Céleste. (Article du Temps, du 18 novembre 1928).
- SOUDAY (Paul). — Marcel Proust (Correspondance à). Bibliographie de Marcel Proust. (Article dans Hommage à M. Proust).
- SOUPAULT (Philippe). — Marcel Proust à Cabourg.

